

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 68 (1923)
Heft: 1

Artikel: Un nouvel ouvrage sur la bataille de la Marne [suite]
Autor: Poudret, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340666>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un nouvel ouvrage sur la bataille de la Marne.

(Suite.)

En abordant le sujet de la bataille de la Marne proprement dit, M. Hanotaux se trouve sur un terrain solide. Je crois que, quelle que soit la disposition d'esprit du lecteur, celui-ci ne pourra manquer d'être impressionné par l'argumentation si serrée de l'illustre historien. Quand, appuyé sur une copieuse documentation, il démontre comment le général Joffre a vraiment *conduit et dirigé*, heure par heure, sa bataille gigantesque, il est difficile, semble-t-il, même pour un esprit prévenu, de ne pas se laisser convaincre. Même en admettant avec le colonel Grouard que la victoire de la Marne n'a pas procuré tous les résultats qu'on pouvait en attendre, on sera forcé, je crois, de reconnaître que la faute ne saurait guère en être recherchée dans le Haut-Commandement. Il est vrai qu'ici encore, à part une exception qu'on va examiner, M. Hanotaux semble admettre qu'il n'y a pas eu non plus de fautes *d'exécution*. Pour lui, tout ce qui a été fait a été bien fait et, là où le colonel trouve sujet à blâmer, il n'est pas rare d'entendre M. Hanotaux s'écrier « admirable ou génial » ! On n'ira pas si loin. Il est indéniable que des fautes d'exécution ont été commises. Il n'est pas moins certain qu'il ne pouvait en être autrement dans une bataille de plusieurs jours, qui se livre sur un front de plus de deux cents kilomètres et où commandent de nombreux chefs, tous capables, mais de valeur forcément inégale. On s'en étonnera d'autant moins que, déjà, les inconvénients du manque d'unité de commandement se font lourdement sentir. Dans la ligne de bataille, un chef est indépendant. On ne lui donne pas des ordres ; il ne les accepterait pas, on lui suggère des idées, on « l'invite » à agir. Le hasard veut qu'il se trouve précisément en un point important, en face d'une mission qui exige vigueur et talent.

Il n'est pas un auteur français ou allemand, qui n'ait signalé la lenteur excessive de l'armée britannique pendant la bataille de la Marne. Seul, le maréchal French parle de sa marche rapide et de l'effet produit par l'apparition *inattendue* (!) de ses troupes sur les derrières de l'ennemi. Il ne trouvera, sur le continent du moins, personne pour partager une appréciation aussi peu modeste et aussi peu conforme à la réalité.

Les tergiversations du commandant anglais n'ont naturellement pas échappé à M. Hanotaux. Personne même jusqu'ici ne les avait exposées plus nettement et avec plus d'insistance. Il en démontre, jour par jour, les conséquences déplorables et c'est avec émotion qu'il dépeint la situation critique du général Maunoury, pris à la gorge, sur le point de succomber et attendant un secours qui se fait trop désirer.

Mais ces regrets sont exprimés avec la courtoisie et la mesure dont les auteurs français ne se sont jamais départis envers leurs anciens compagnons d'armes. C'est à peine si, dans la phrase si bien tournée et toujours si polie, quelque impatience se devine. Le portrait du maréchal French que M. Hanotaux peint avec une finesse de touche tout académique, est un mélange d'éloges, sincères sans doute, mais un peu embarrassés et de critique indulgente. C'est que, quoi qu'il arrive, on ne saurait oublier les heures tragiques passées en communauté de pensées et d'espoir, pas plus qu'on ne saurait effacer le souvenir sacré de la confraternité du champ de bataille. A ceux qui ne disposent pas d'une plume aussi habile et qui ne sont pas retenus par ces sentiments, à la fois émouvants et respectables, il sera permis d'exprimer leur opinion d'une façon plus brutale. Ils diront que l'extrême circonspection du maréchal anglais a *failli faire échouer* la manœuvre du généralissime et qu'elle en a, pour le moins, *compromis les résultats*.

Joffre avait une mauvaise carte dans son jeu : la 6^e armée, on ne l'a pas suffisamment relevé, était trop faible, *au début*, pour remplir le rôle essentiel qui lui incombait. Les renforts ne lui arrivèrent que peu à peu, ils auraient dû pouvoir être en place dès le 5. Cette entrée de jeu peu favorable pouvait être compensée par deux atouts. Le premier, *la surprise*, est annulé

par l'engagement prématuré du 5 septembre. Le second était en mains du partenaire anglais ; s'il s'en servait bien, tout pouvait s'arranger. Cet atout, qui consistait dans une action énergique, hardie même, de l'armée britannique ne fut pas employé.

La seule chance de vraie réussite résidait dans une coopération immédiate, ardente, téméraire, s'il le fallait, du maréchal French ; cette coopération fut tardive, lente et timide.

La faute, hâtons-nous de le dire, en incombe au chef seul. Le soldat anglais eût fourni tout l'effort qu'on lui eût demandé ; ce qu'on exigea de lui fut au-dessous de ce que les circonstances voulaient impérieusement. Plus tard, et sous un autre chef, il prouvera ce dont il est capable. Il est hors de doute qu'on aurait pu obtenir de lui, en septembre 1914, un tout autre rendement ; hors de doute aussi qu'il eût répondu à un appel énergique et vibrant.

Il faut lire dans l'ouvrage de M. Hanotaux l'exposé si complet et si vivant des préliminaires de la bataille.

Le 4 septembre, sur la suggestion de Galliéni, le généralissime s'est résolu à la volte-face. Tout est prêt, moins peut-être, que semble l'admettre M. Hanotaux, mais enfin, dans l'ensemble, les mesures, hâtivement décidées, sont prises en vue de l'action qui va fixer le sort de la guerre. Le moment est solennel, les heures sont comptées. *Une condition essentielle*, indispensable, n'est cependant pas encore assurée ; *le concours du maréchal French*. Comment l'obtenir d'un homme qui, prenant trop à la lettre les instructions paralysantes de son gouvernement, n'a, depuis Mons, qu'une idée : se soustraire aux coups de l'ennemi par une retraite si rapide qu'il n'a pas même cru devoir prêter main forte à la 5^e armée lors de la bataille de Guise ? Comment l'obtenir de celui qui a exigé le maintien de son armée à une journée en arrière de l'armée française ? Comment redonner confiance à ce chef qui, dès le 30 août, a télégraphié à Londres l'impossibilité dans laquelle il se trouvait *de rester sur le front*, qui avoue « ne pas aimer le plan de Joffre », qui déclare à son gouvernement que « *sa confiance dans la capacité des chefs de l'armée française à poursuivre la campagne avec succès décroît rapidement* » ? Voilà

l'homme qu'il s'agissait de convaincre ; la tâche n'était pas aisée et le temps pressait. Heureusement, depuis quelques jours, l'intervention de Lord Kitchener se faisait sentir. La lettre du 30, dans laquelle French annonçait sa résolution de ne pas rester sur le front et son intention de se retirer éventuellement sur sa base, *c'est-à-dire, d'abandonner la partie*, se terminait par ces mots : « J'espère que vous approuverez le parti que j'ai pris ». Lord Kitchener, heureusement, n'approuvait pas du tout semblables défaillances. On sait avec quelle énergie et quel cœur, il entreprit de prouver à French que sa décision devait être considérée comme « un désastre militaire ». Arrivé à Paris le 1^{er} décembre, ce grand soldat, dont Joffre a dit « Il nous comprenait parce qu'il nous aimait », réussit à vaincre les dernières résistances de French et à le persuader que son devoir était de rester sur la ligne de combat. On regrette de constater qu'au milieu de si graves événements et en des heures si difficiles, le maréchal French paraît surtout préoccupé de son prestige personnel et de questions d'amour-propre. Il s'offusque de ce que Lord Kitchener est arrivé « en uniforme de maréchal », il se cabre en apprenant son intention de se rendre sur le front et il trouve qu'il « prend des airs de général en chef ». Il s'agissait vraiment bien de cela !

Le commandant de l'armée britannique avait finalement consenti à rester sur la ligne de combat ; c'était beaucoup mais on en est encore aux derniers jours de la retraite générale et il va falloir maintenant le décider à une reprise d'offensive. Cela n'ira pas tout seul. Du 3 au 5 septembre, ce ne sont qu'hésitations, objections, scrupules, conditions posées, et il ne faut pas moins des efforts réunis des généraux Galliéni, Maunoury, Franchet d'Esperey et surtout de la pression du généralissime pour obtenir qu'enfin, le 6 septembre, l'armée anglaise se trouve, non pas sur la ligne qui lui a été fixée, loin de là, mais au moins retournée face à l'ennemi et prête à marcher. Il faut reconnaître que French semble avoir trouvé peu de réconfort chez certains de ses subordonnés. L'un d'eux, et non des moindres, n'avait-il pas déclaré que la seule chose à faire était de se rembarquer ! Un autre, questionné par le maréchal, aurait, d'après M. Hanotaux, répondu que les troupes étaient exté-

nuées, mais qu'elles pouvaient tenir *tant qu'elles ne seraient pas attaquées* ! C'était peu encourageant. Cependant, French avait reçu des renforts ; son armée, depuis la maladroite affaire du Cateau, où seul le deuxième corps et la cavalerie avaient été engagés, n'avait plus soutenu que des combats d'arrière-gardes et elle s'était reposée le 4.

Le 6 septembre est le jour de l'offensive générale. Sur toute l'étendue de l'immense front on se porte en avant ; sur certains points où les lignes se touchent, on se rue à l'attaque. Cependant, à l'endroit où les plus grands résultats pouvaient être attendus, devant le front britannique, la journée se passe assez calmement. Il n'est pas très exact de dire, comme je l'ai fait plus haut, que l'armée anglaise s'est retournée « face à l'ennemi » ; elle est en meilleure posture encore, admirablement placée *pour surprendre sur son flanc* le deuxième corps allemand qui, on le croit du moins, va continuer sa route vers la Seine.

A l'affût dans la forêt de Crécy et dans la région au sud, les 100 000 hommes du maréchal French vont sans doute trouver une magnifique occasion de rendre les coups reçus à Mons et au Cateau. On sait ce qui arriva : le deuxième corps allemand, au lieu de poursuivre sa marche en direction du sud, était remonté vers l'Ourcq, dans la nuit déjà. A sa place, et pour masquer son mouvement, la cavalerie v. d. Marwitz s'avancait hardiment, seule et en flèche, au devant de l'armée britannique. Son habileté, sa souplesse de manœuvre, l'inertie des Anglais, lui permirent de donner le change durant toute la journée. A voir le peu d'empressement du maréchal French à bousculer un si faible adversaire on peut se demander ce qui serait advenu s'il avait eu devant lui tout le II^e corps allemand ! C'est du reste l'appréhension de voir apparaître les Poméraniens du général v. Linsingen derrière la cavalerie qui semble paralyser le général anglais. Il craint un guet-apens, il est poursuivi par sa hantise d'être tourné, et il tient à se maintenir « *en arrière de la sixième armée* ». Avec de semblables dispositions, une avance hardie et continue était impossible. Enfin, dans l'après-midi, French se rend compte que l'offensive allemande « n'était pas poussée bien vigoureusement ».

Vers 15 heures il s'aperçoit « qu'une retraite générale était

en cours d'exécution». Il va sans doute s'élancer et regagner le temps perdu. Ce serait mal connaître le commandant anglais. Au soir, ni Coulomniers, ni le Grand Morin n'étaient atteints ; le troisième corps, à gauche, était resté sur place ou peu s'en faut, la cavalerie avait, à droite, avancé de 10 kilomètres à peine.

Une pareille lourdeur ne correspondait ni à la situation telle qu'on se la représente, faussement d'ailleurs, le matin, ni à celle qui se dévoile l'après-midi. Elle ne cadrerait pas avec les intentions de Joffre et elle détruisait, dès le premier jour, une partie de l'espoir que la coopération des Anglais avec la 6^e armée avait pu faire naître. Le maréchal French a fait un faux départ, il a perdu plusieurs longueurs au start et il n'est pas homme à les rattraper durant le parcours.

M. Hanotaux, dans son indulgence, estime que cette avance du 6 septembre était « appréciable », mais il laisse bien entendre qu'elle aurait pu et dû être plus considérable. En fait le maréchal French, retenu dans cette journée par quelques escadrons, n'a livré que des escarmouches ; il a laissé le II^e corps allemand remonter au nord sans être inquiété et il ne menace pas non plus le IV^e qui, parti plus tard, s'est porté vers Rebais. L'ennemi a pu manœuvrer en toute sécurité et les renforts allemands vont pouvoir assaillir le général Maunoury tout à leur aise. Tout cela ne serait pas arrivé si le général anglais n'avait pas mis une telle hâte à diriger sa retraite vers le sud ; s'il l'avait interrompue à temps et sans tergiverser ; s'il n'avait pas persisté à vouloir se maintenir prudemment *en arrière* de l'armée Maunoury et enfin si, une fois l'affaire déclenchée, il avait montré quelque allant.

La lenteur anglaise a encore d'autres répercussions ; elle contribue à ralentir l'avance de l'armée voisine, la V^e. Dans l'ordre de son chef, daté du 6 à 13 h 30, on lit une prescription qui étonnerait si l'explication ne s'en trouvait tout à côté. Pour ce jour-là, l'avance de l'aile gauche *est limitée* à la ligne « Couperdrix-Montceaux les Provins *afin que la coopération des armées voisines puisse se faire efficacement sentir* ». Il s'agit de l'armée anglaise ; on l'attend et elle n'a pas avancé.

Le même cas se présente pour la 8^e division. On sait que,

pour encourager le maréchal French, toujours anxieux pour ses flancs, Galliéni lui a envoyé celle des divisions du quatrième corps qui a le plus tôt débarqué. On l'a dirigée au sud de Meaux où elle doit faire liaison avec le 3^e corps anglais et exercer une pression sur le pivot de v. Kluck. On pourrait attendre beaucoup de cette action simultanée et il a fallu toutes ces considérations pour consentir à se priver de la 8^e division à l'aile nord de l'armée Maunoury où elle eût trouvé un emploi fort utile. Mais les Anglais n'avancant pas, cette division manquera à l'aile gauche de la 6^e armée et ne sera d'aucune utilité à l'aile droite, du moins dans les journées du 6 et du 7. Isolée, elle n'osera s'avancer seule et restera, pour ainsi dire, l'arme au pied. Tel est, en gros, le résultat du manque d'entrain du maréchal French.

Tout pouvait encore s'arranger le 7 septembre, on pouvait du moins rattraper sensiblement le retard de la veille. Rien ne s'y oppose, tout, au contraire, y invite. On sait maintenant qu'on n'a devant soi que de la cavalerie, renforcée il est vrai et fort habile. Le général Joffre qui, dès ce moment, ne cessera de stimuler l'armée anglaise, a fait connaître que désormais son action pouvait être dirigée plus au nord. La tâche est simple, il n'y a pas de manœuvre à exécuter, aucune combinaison compliquée à prévoir, il ne s'agit que de suivre les corps allemands et de dégager au plus tôt le général Maunoury qui voit s'accroître le nombre de ses ennemis. Le maréchal French devrait être d'autant plus décidé à faire vite qu'à ses yeux, maintenant, la retraite allemande a pris le caractère d'une « panique ».

C'est changer bien brusquement d'avis. Quoi qu'il en soit, il est décidé à avancer rapidement.... Au soir de cette journée, le gros de l'armée anglaise se trouvait encore sur le Grand Morin ! Sans autres combats que des engagements de cavalerie et d'avant-gardes, sans rencontrer nulle part de résistance sérieuse, elle avait employé vingt-quatre heures à franchir une dizaine de kilomètres. Laissons la parole à M. Hanotaux : « Cependant le sort de la bataille d'articulation de Maunoury était à Varedes : un ou deux corps anglais débouchant entre Meaux et la Ferté-sous-Jouarre eussent forcé l'ennemi à se replier sur

Château-Thierry ; le terrain de l'Ourcq étant déblayé, la manœuvre de Joffre pour l'enveloppement eût pu suivre son cours, par Betz et Villers-Cotterêt. Les combats terribles du 8 et du 9 septembre ou n'auraient pas eu lieu ou se seraient engagés dans de tout autres conditions. Le fait que l'armée anglaise n'a pas pu aborder la Marne ni même franchir le Petit Morin dans la soirée ou la nuit du 7 a donc une importance capitale pour la journée du 8, et c'est ce qu'il ne faudra pas perdre de vue. »

La journée du 8 n'est guère plus brillante. Il s'agit de franchir la coupure du Petit Morin. On a bénévolement laissé à la cavalerie allemande tout le temps nécessaire pour organiser sa défense. Vers 11 heures, cependant, les deux corps anglais de droite ont franchi l'obstacle. La cavalerie allemande, fort réduite (les compagnies de chasseurs ne comptent plus qu'une cinquantaine de fusils et la 9^e division de cavalerie n'est plus là¹), s'est repliée. On va sans doute poursuivre avec vigueur, pour arriver en même temps que l'ennemi sur la Marne et s'emparer des passages. Mais non. Satisfait des résultats obtenus sur quelques escadrons clairsemés, on s'arrête et on bivouaque sur place ! A gauche, le 3^e corps a avancé enfin, en liaison avec la 8^e division française, mais on s'est bien gardé de brusquer les choses et de chercher à passer la Marne à Changis ou à la Ferté, points bien vulnérables pour von Kluck. On se contente de canonner les forces allemandes, peu nombreuses, de l'autre rive et ce ne sera que le 10 septembre, alors que l'ennemi aura complètement disparu, que le 3^e corps anglais passera la rivière. Les résultats de la journée étaient de nouveau médiocres ; ils satisfirent cependant pleinement le maréchal French qui se décerne, à cette occasion, des éloges auxquels on ne souscrira pas. Que penser, en effet, de la façon dont fut conduite l'armée britannique dans cette journée ?

Sans revenir sur la lenteur avec laquelle on la voit marcher, sans insister sur les occasions qui lui étaient de nouveau offertes, il semble que son chef commit une faute bien grave en ne poussant pas sur la Marne le même jour. Tout au moins peut-on s'étonner de ce qu'on n'ait pas fait l'impossible pour

¹ Nous sommes loin de l'évaluation de M. Hanotaux qui attribue à la couverture allemande une force de 20 à 22 000 h.

s'assurer des passages dont on aurait besoin le lendemain, à moins de consentir à une immobilité complète. Si cette omission n'a, sauf erreur, pas été relevée jusqu'ici, c'est probablement, par ce qu'ensuite d'un hasard vraiment providentiel, elle resta sans conséquences. Malgré les ordres de von Kluck, les Allemands, en effet, négligèrent la destruction des ponts¹.

Mais French n'avait pas le droit de compter sur cette faute-là. Il était de son devoir le plus élémentaire, à mon avis du moins, de mettre la main sur les passages le jour même ou, en tout cas, de prendre les mesures nécessaires pour empêcher leur destruction. Aucun obstacle, aucun effort, aucune considération, n'auraient dû le retenir quand il s'agissait de ce résultat. Cela lui aurait été possible dans l'après-midi du 8² et rien ne saurait l'excuser d'avoir omis cette précaution car, s'il avait trouvé les ponts détruits le lendemain, pas un homme de l'armée anglaise ne passait la rivière avant le 10, c'est-à-dire *trop tard* pour intervenir utilement. C'est du reste le sort qui fut réservé au 3^e corps anglais bloqué devant la Ferté dont le pont seul avait été détruit. Les conséquences d'un arrêt de *toute* l'armée anglaise devant la Marne auraient été immenses. Bornons-nous à rappeler que von Bulow ne perdit définitivement courage qu'en apprenant le passage le 9 au matin.

Le maréchal French continuait donc à ne pas saisir le rôle important et glorieux qu'il pouvait faire jouer à son armée. Il n'a fait jusqu'ici que des marches fort courtes et n'a jamais pu se décider à empoigner sérieusement son adversaire. Les renforts allemands ont pu continuer à se transporter en toute sécurité vers l'Ourcq ; et eux ne se ménagent pas ! C'est par des marches de 50 et 60 kilomètres par jour qu'ils vont au secours de leurs camarades de combat.

M. Hanotaux a beau affirmer fréquemment, et pour se mieux persuader sans doute, que le maréchal French « comprend » ; on éprouve plutôt le sentiment contraire. Le maré-

¹ La compagnie de pionniers annoncée à v. d. Marwitz ne rejoignit pas.

² V. d. Marwitz n'avait, le 8, que sa 2^e division de cavalerie, la 9^e avait été appelée sur l'Ourcq dans la journée du 7 et ne rentra au corps que le 8 au soir. La brigade Kraewel attachée à v. d. Marwitz pour renforcer la défense de la Marne n'arrive également que le 8 au soir (20 h.) à Montreuil-aux-Lions, French ne pouvait s'en douter, mais il savait que son ennemi était faible et, en tout état de cause, il *devait* tenter la fortune.

chal anglais est d'autant moins excusable que Joffre lui indique, jour par jour, on pourrait dire heure par heure, ce qu'il a à faire. Il ne cesse de l'inciter à l'action. Le 8, dans l'après-midi, il lui télégraphie encore : « Il est indispensable que les forces britanniques débouchent au nord de la Marne *dès ce soir*. Les forces qui lui sont opposées *se dirigent contre la 6^e armée* ». Puis, un peu plus tard : « Les forces anglaises franchissant la Marne entre Nogent-l'Artaud et la Ferté-sous-Jouarre, se porteront sur la gauche et *sur les derrières de l'ennemi* qui se trouve sur l'Oureq ».

C'est clair et rassurant à la fois.

Le maréchal French peut déduire de cela qu'il n'a rien à risquer : les forces qui lui sont opposées se portent contre la 6^e armée. Joffre est un bon psychologue et quelle sollicitude ! On croit entendre un père rassurant son enfant : Ne crains rien, le chien est attaché !

Mais c'est en vain ; la journée du 9 ne fut pas plus brillante que les précédentes. Le 3^e corps reste bloqué devant la Ferté, les 1^{er} et 2^e corps, ainsi que la cavalerie, trouvent par miracle les passages intacts et *non défendus* ; on paraît vouloir, cette fois, marcher hardiment de l'avant. Ce n'est plus l'heure du flegme, c'est celle de l'audace, l'heure de la témérité, remarque M. Hanotaux. Il s'agit, en effet, de profiter de la circonstance unique qui va permettre de se rabattre sur les derrières de l'armée von Kluck et d'éviter au général Maunoury, qui attend depuis deux jours, les angoisses de la terrible journée du 9. Hélas ! après une avance assez rapide dans les premières heures de la matinée, le maréchal French stoppe bientôt et sans avoir rencontré de résistance sérieuse. Les raisons de cet arrêt ? Elles ne sont pas claires. Le 3^e corps, à gauche, est bloqué comme nous l'avons vu, retenu par de faibles forces devant le pont détruit quoique, à sa gauche, la 8^e division française ait forcé le passage à Changis. A droite, le 1^{er} corps anglais s'arrête bientôt sous prétexte d'une menace venant de Château-Thierry. Or, à cette heure-ci, tout le 18^e corps français et la cavalerie du général Conneau marchaient sur ce point ; le danger, éloigné du reste de plusieurs kilomètres, n'était pas grand. Une flanc-garde aurait suffi, semble-t-il, pour le conjurer et, dans les circonstances telles qu'elles étaient, un peu d'audace

s'imposait. Le général Maunoury ne venait-il pas précisément d'insister sur la nécessité d'un prompt secours ?

Le maréchal French ne fut pas de cet avis et, au soir de cette journée qui aurait dû être décisive, l'armée anglaise, sans combats sérieux, s'arrêtait, ayant à peine atteint la route de la Ferté à Château-Thierry. Von Kluck put, à son aise, retirer ses troupes de tout le secteur entre Ourcq et Clignon. On peut conclure avec M. Hanotaux : « En un mot, l'armée britannique aide à la « bataille de l'articulation », mais elle ne s'y engage pas. De ce côté la *fissure* est ouverte plutôt qu'occupée ; cette journée du 9 est assez médiocrement employée. »

Ainsi, le maréchal French a employé quatre jours pour franchir les 45 kilomètres qui séparent la forêt de Crécy de la route de Château-Thierry. La brèche qu'il avait devant lui était cependant béante, et défendue, il le savait depuis le 6 à midi, uniquement par des arrière-gardes composées en majeure partie de cavalerie. Pour une armée de 110.000 hommes et en pareilles circonstances, la performance est médiocre. On avouera que le général von Kuhl a cent fois raison, quand il dit : « Le maréchal French, heureusement pour nous, n'avait rien d'un Blücher ». Il n'a pas entièrement tort non plus, quand il affirme que ce ne sont pas les Anglais qui ont sauvé Maunoury. En tout cas, le sauvetage fut tardif.

Mais, il ne s'agissait pas, dans tout cela, de sauver la 6^e armée française ; il fallait faire réussir la première partie de la manœuvre conçue par le général Joffre. Si le maréchal French avait avancé, je ne dirai même pas avec hardiesse, car les risques étaient minimes, mais simplement avec élan, non seulement les journées du 8 et du 9, si critiques sur l'Ourcq, étaient conjurées, mais encore les deux armées de l'aile droite allemandes étaient nettement séparées ; celle de Kluck restait isolée. La victoire de la Marne se serait affirmée un ou deux jours plus tôt et d'une façon plus éclatante que ce ne fut le cas. C'est donc grâce au maréchal French, il me semble, que la bataille de l'Ourcq a pris le caractère de combat d'usure et que la première partie du plan de Joffre n'a produit que des résultats incomplets.

M. Hanotaux, sans être tout à fait aussi affirmatif, partage probablement cet avis ; en tout cas, son exposé, je le

répète, laisse voir clairement que, lui non plus, n'est pas enthousiasmé par les opérations du commandant anglais. Malgré sa tendance à tout voir en beau, il ne peut s'empêcher encore de trouver que le 2^e C. C. français n'a pas mis de son côté beaucoup d'entrain dans sa marche en avant. On partagera ce sentiment ; le corps Conneau a peu profité, lui aussi, de la brèche ouverte providentiellement devant ses pas. L'ouvrage du Capitaine Langevin ¹ confirme en tous points ce sentiment ; l'impulsion manquait. La cavalerie a cependant peut-être une excuse. Sa tâche de liaison avec l'armée britannique l'a probablement retenue quelque peu ; celle-ci n'avancant pas, le général Conneau n'était guère tenté d'aller vite. En outre, il ne faut pas oublier que la cavalerie traversait, à cette époque, une crise assez grave. Les débuts de la guerre avaient prouvé que le combat à cheval « ne rendait pas » et on n'était ni armé, ni organisé pour le combat à pied pour lequel on manquait du reste de métier. Il faut se demander encore si le 18^e corps français n'a pas, lui aussi, avancé parfois avec trop de lenteur. Nous avons vu ce qui l'a retenu dans l'après-midi du 6 ; mais le 7, par exemple, il gagne le Grand Morin sans combats, n'ayant derrière lui qu'une dizaine de kilomètres. Richthofen avait profité de l'arrêt du 6 pour se maintenir seul et aventuré au sud de la coupure. Sa position était cependant difficile. Il avait à sa droite la cavalerie anglaise, à sa gauche la 36^e division française et devant son front le corps de cavalerie Conneau. Il eût suffi que ces trois groupes marchassent simplement en avant pour forcer le commandant allemand à faire une prompte retraite s'il ne voulait pas la voir coupée. Il se maintint cependant non seulement durant la nuit, mais encore pendant toute la matinée du 7 et se retira sans être inquiété. Il semble donc qu'on eût pu, dès le 6 après midi, nettoyer toute la rive sud du Grand Morin et que le 7 on aurait pu marcher plus vite. M. Hanotaux n'en dit rien. Peut-être est-il d'avis qu'en poussant la gauche trop en avant, tandis que la droite devait appuyer de très près l'armée Foch, la 5^e armée risquait de se disjoindre.

¹ Capitaine Langevin. *Cavaliers de France*.